

Sur la Rage.

Par M. MATHIEU

De tous les maux qui affligent l'humanité & que la Chirurgie traite, la rage est sans contredit, le plus violent, le plus cruel, le plus atroce & celui qui se termine le plus promptement & le plus irrévocablement par la mort. La plus horrible de celui qui a le malheur d'en être atteint. Le spectacle affreux qu'il offre, ne se rappelle jamais sans faire frémir & ceux qui ont été forcés d'en être les témoins. Et en effet, la fureur & la plus outrée, le désespoir le plus complet, les douleurs les plus insupportables, les convulsions les plus fortes, les angoisses les plus affreuses, &c. sont les symptômes essentiels & concomitans de cette maladie effroyable.

Il vient naturellement à l'esprit que pour combattre ce mal horrible, on a été dans tous les tems, à la recherche des remèdes qui en fussent capables, & que le plus souvent on en a employé d'inutiles, de contraires, d'absurdes.

L'Art de guérir avoit jusqu'au tems de Boerhaave, fait des progrès éclatans & innombrables sur la cure de presque toutes les autres maladies, mais point du tout sur ce qui concernoit celle-ci. *Curatio, dicitur, omnis hæcenus, paucissima exceptis, incerta, tem. prophylactica quam therapeutica.* (1) Il déplore la triste sort de l'humanité de ce que l'Art ne possède pas un remède contre ce fléau terrible, & ne se console que par l'espoir que lui fournit l'analogie de la découverte possible d'un antidote capable de dompter ce venin: *nee desperandum tamen, ob exempla jam in aliis venenis constantia de inveniendo hujus singularis veneni antidoto singulari.* (2)

Cet antidote désiré est parvenu, quoique bien tard, à se faire connoître, c'est le mercure. Nous le devons à un système, à une hypothèse qui, ne paroît pas raisonnable, l'existence d'une espèce de vers dans la masse générale de nos humeurs, qui au sentiment de Wielen, n'est rien moins que prouvée, *quod tamen nondum probatum est*; (3) Mais il ne semble pas moins qu'on lui doive entièrement l'obligation de la découverte. Avant cette hypothèse, on ne l'avoit pas mis en usage; & jusqu'à lui, suivant Boerhaave, tous les autres remèdes avoient été infructueux: *irritum successum hæcenus applicatorum*. (4) Nous devons donc être reconnoissans envers l'ingénieur Default qui nous paroît être le premier, du moins en France, qui l'a mis en usage dans ce cas, avec succès, & qui nous l'a fait connoître. Mais je crois aussi qu'il eût très bien fait de nous exposer seulement les effets de ce remède, sans aller mettre son esprit à la torture pour nous dire comment & pourquoi il pouvoit les avoir. Ce n'est point à la vérité, le seul cas où cet auteur soit sorti des vermicifères, pour expliquer l'effet du mercure; les maux vénériels sont par lui rangés dans la classe des maladies vermicifères, ou pour mieux dire produites par des vers; mais je le répète, on ne lui pas moins, selon lui, & selon moi la découverte du remède que j'appellerai sans crainte le spécifique de la rage. Ces cervivains à des systèmes, (sans vouloir les autoriser) ne font peut être pas, à certains égards, ce les plus utiles de tous; ils peuvent quelquefois mériter qu'on leur tienne compte de leurs méprises: car du sein même de l'erreur, on a vu plus d'une fois sortir de nouvelles lumières au profit de l'Art. (5)

(1) apud. 1141 & 1146. (2) pag. 580. (4) apud. 1199.

ARC 44 m 92



Mais ni Default, ni ceux qui l'ont suivi, du moins n'est-ce pas parvenu à ma connaissance, l'ont fait jusqu'à ce jour, l'emploi de ce remède que pour la cure prophylactique de la rage; ils ont continué à croire avec celle que lorsque cette maladie avoit paru, elle étoit incurable; quoiqu'il y eût des *oppressus (hydrophobii)* in angustis *prodest* (1); du moins doit-on l'insérer d'après le silence qu'il gardent sur ce point. Le Nosologiste de Montpellier M. de Sauvages ne semble en rien dire, quoiqu'il assure en finissant son ouvrage sur cette matière, & ignore que ce remède ait encore manqué, & étant même appliqué quand la rage étoit déclarée (2) puis qu'il ne rapporte pas le moindre fait en preuve; ce qu'il auroit certainement fait, s'il en eût eu de favorables; car dans l'observation la plus péremptoire, il ne parle que des symptômes qu'il détaille que comme, pour me servir de son expression, des avant-coureurs trop certains de l'hydrophobie. (3)

Le célèbre Wieten ne dit pas mieux puis qu'il déclare que jusqu'à ce jour, on n'a pas connu de véritable spécifique à ce mal, *nullum tale haecenus cognitum* ne soit (4) il ne parle des remèdes mercuriels, que pour la cure prophylactique, ou tout au plus que lorsqu'il n'y a que quelques légères signes de la maladie, *ubi non vero jam aliqua signa hydrophobiae adfuerint*, il parait conclure avec jansé, *quidquidque le mercure respice il ne faut que le mal ait passé le premier degré, mortuus hunc gravissimum, fallent ubi primum gradum non exceperit, mercurio si salivam moriat, fero non moriat, cedere*. (4)

Default qui les avoit précédés, eût une justice qu'il faut lui rendre, avoit été plus loin qu'eux. Il étoit proposé « de faire oindre un onguent, pour lequel il fut appelé deux heures avant sa mort, avec l'onguent mercuriel « depuis la tête jusqu'aux pieds; & plus bas, il ajoute, une friction générale « telle que je l'avois prescrite est capable de guérir la rage déclarée. Cette « expérience, dit-il encore, est mille fois préférable à la cruelle « pratique d'étrangler le malade. » (5) Mais comme on le voit d'après ces dernières paroles, il n'en croyoit pas moins ce semble, pour me servir de ses propres expressions de Boerhaave, la cure thérapeutique de la rage déclarée, impossible.

M. Tissot ne paroît pas non plus regarder le mercure que comme propre à empêcher la rage de se manifester. Après avoir déclaré que les frictions mercurielles sont le remède le plus sûr, il continue ainsi: « Elles suffiront, & toujours, je l'espère, pour prévenir le mal. Leur utilité, surtout quand « elles sont faites de bonne heure, est démontrée, par beaucoup d'observation « faites à Lyon, en province, à Montpellier, dans plusieurs autres endroits « & surtout à Bondisferi; elles n'ont été démenties par aucune observation « contraire. » (6) Mais la rage est-elle déclarée? les frictions, excepté à la vérité celles de l'endroit bété, sont abandonnées pour avoir recours à des saignées, des bains, des lavemens, &c. On le voit malin, ou tout au moins, n'avoit pas l'impudence de Default.

M. Bouleau qui a écrit d'après eux tous sur cette matière, dit le plus expressément que lorsque la rage est déclarée, le mercure, sous quelque forme qu'on l'administre, a été reconnu impuissant; & il ajoute, on se gardera donc de se livrer alors à des espérances que j'ai vu frustrées « plus d'une fois. » (7) M. Licoctand n'en dit pas gueres plus à l'avantage de ce remède. (8)

(1) pag. 245. (2) pag. 145. (3) pag. 579 (4) *ibid* pag. 581. (5) pag. 323, 24, 425. (6) pag. 217. (7) pag. 46. (8) pag. 298.

Dans la méthode éprouvée pour le traitement de la rage, imprimée par ordre du Gouvernement, en 1776, on y trouve à peu près les mêmes expressions. « Il ne paroît, y est-il dit à la première page, exister aucun remède dont l'efficacité & la pleine succès soient bien constatés. Et en effet, cette méthode ne réussit point pleinement dans la Maconnais, puisque presque tous ceux qui eurent de véritables symptomes de rage périrent malgré l'usage des frictions mercurielles & des autres remèdes que cette méthode prescrit. Sans doute ainsi que nous aurons occasion de le dire plus bas, ces frictions ne furent pas assez amples, ni suffisamment répétées.

On n'en trouve pas davantage dans la lettre de M. Dufour à un Médecin de Province; puisqu'il dit, formellement en parlant de la rage confirmée, qu'il n'y a pas d'exemple qu'aucun malade en soit jamais relevé. (1).

On trouve cependant dans le Dictionnaire portatif de Médecine, au mot hydrophobie, l'observation d'Elizabeth Bryant; mais quoiqu'on ne puisse s'empêcher de reconnaître des symptomes de rage, on ne laisse pas de s'apercevoir qu'une affection hystérique y joue le plus grand rôle; & ce qui me porte la plus volontiers à le croire, ce sont non seulement les paroles de l'auteur qui dit expressément que les effets du globus hystericus sont semblables dans quelques paroxysmes hystériques; mais encore qu'on doit attribuer la cure de ce cas plutôt aux anti-spasmodiques, qui n'ont pas été épargnés, qu'aux autres remèdes; & encore parce que l'hystérique devoit elle-même se déclarer, Elizabeth Bryant n'y eût elle pas été sujette, par les craintes & les anxiétés qu'elle éprouva depuis le moment qu'elle fut mordue. Et dans l'hydrophobie, les auteurs, les praticiens ont ils épargné les anti-spasmodiques, & en ont ils retiré du succès? Ne voit-on pas très souvent les hystériques ne pouvoir pas avaler, parce que le globus hystericus s'y oppose? D'ailleurs la malade pouvoit avaler les solides, puisqu'elle prenoit toutes les trois heures un bol & une pilule, tandis que dans la rage à son dernier degré, ainsi qu'on peut le voir dans l'observation que je vais rapporter, & même dans les auteurs, les malheureux qui en sont affectés, ne peuvent absolument rien avaler, quoique même quelquefois ils soient pressés par la faim.

Jusques à ce moment, l'on n'a donc pas eu du moins que je sache d'exemple où le mercure soit devenu spécifique de la rage, portée à son plus haut degré; & si en épistole, c'est une découverte bien précieuse pour l'humanité, mais que ce mal a toujours paru indomptable. Voici donc un fait, où ce mal redoutable & beaucoup trop commun, vient de trouver dans ce remède le secours le plus efficace.

Le mois de février, 1775, une pauvre de cette paroisse, âgée d'environ soixante quinze ans, lors d'état de gagner sa vie, & conséquemment forcée d'aller mendier, fut mordue à la jambe, couverte d'un bas & d'une jupe de toile par un chien enragé qu'on poursuivoit à une lieue d'ici. Il n'y eut que la empreinte d'une dent du chien, qui existoit encore plus d'un mois après la morsure, mais la jupe fut déchirée. Comme il n'y avoit qu'une contusion, cette pauvre femme ne s'en mit point en peine; mais rendue chez elle, elle n'eut rien de plus pressé que de coudre sa jupe déchirée; & pour que la couture qu'elle venoit de faire ne fût pas apparente, elle crut devoir la macher, l'applater avec les dents. Sans la moindre crainte elle continua son train pendant environ un mois, temps auquel elle devint inquiète, souffrante, ayant des serremeurs de cœur & de gosier, avec quelques difficultés



D'avaler, ne dormant que difficilement. Une chaleur d'estomac se déclare
accompagnée d'une faim dévorante; elle mange avec plaisir; en mangeant
elle veut presser par la soif, boire de l'eau, & ne la peut pas; l'aspect de
l'eau lui fait de la peine; on lui donne du Jami vin, (espèce de breuvage
qu'on fait par ici) qui ne lui fait pas le même effet, mais quelle ne peut
pas boire; un feu dévorant d'entrailles se déclare; l'angoisse la fait d'aller
des mouvements convulsifs furieux; elle est craintive, par fois, par fois elle
est colère; quelque fois elle délire. On la met au lit, & cet état continuant
& acquérant plus de force, elle passe & fait passer à ceux à qui elle en
appartient, la plus cruelle nuit. Au matin, les symptômes deviennent encore
plus violents, l'idée de l'eau la fait frémir, son aspect la fait entrer
en convulsion & pousser les plus hauts cris; elle a des accès fréquents dont elle
est avertie, & en avertit, ceux qui sont auprès d'elle; elle les prie de la
laisser seule, de la défendre du moindre jour, qui lui est insupportable;
quelle craint de les mordre & de leur cracher dessus, ce qu'elle ne voudrait
cependant pas, malgré la malice qu'elle en a, & dans les paroxysmes
elle se mordait les poings autant qu'elle pouvoit; heureusement qu'elle
n'avait pas de dents. Dans cet état, elle demande les secours spirituels.
M. l'abbé Durand, notre curé est appelé. Arrivé, & attendant la malade
qu'un accès violent tenoit, il n'ose entrer & demande qu'on l'appelle; on
vient me chercher de sa part. J'arrive au moment où cet accès la quitte &
je la questionne, elle me répond avec tout le bon sens possible & me raconte
exactly ce qu'elle éprouve à l'exception de son horreur pour l'eau; je
lui demande si elle n'est pas altérée, elle réfléchit & d'une voix
tremblante, elle me dit qu'oui; je l'exhorte à boire; elle pleure & me
demande en grâce de ne pas lui en parler; je fais porter de l'eau dans
un gobelet, & à son insçu, & sans l'en avertir je la lui présente. Jusque
à ce moment, je n'avais vu que des soubresauts dans les tendons; mais à l'aspect de
l'eau, ma malade tombe dans les convulsions les plus fortes, pousse les plus grands
cris, l'écume lui vient à la bouche, me menace & fait des mouvements pour se
jetter sur moi; je lui laisse tomber de l'eau dessus & me retire à une
certaine distance, d'où je puis l'observer sans danger; les convulsions & les
cris redoublent au point que les assistants me disent ne lui en avoir pas
observé de si forts. Au bout d'un quart d'heure, l'accès étant fini, je me
révins à son lit, muni d'un miroir, que je tenais caché. Je lui parle d'un
nouveau, & cette fois-ci en la compagnie de M. le curé; elle me répète
souffrir plus qu'il n'est possible; quelle voit bien qu'elle est enragée, &
quelle est par conséquent dans le cas de ne pouvoir pas en revenir, & que
pour abréger ses souffrances, elle me prie de lui donner le même
remède, je me fers de ses termes, qu'on avait fait prendre dans le même cas, &
il y avoit quinze ans, à un de ses voisins, lequel remède l'avoit tué en moins
d'une heure. Dans le tems qu'elle me parloit ainsi sans l'en avertir, je lui
présente le miroir dont j'étois muni, & la même scène que l'eau devoit
occasionner se renouvelle. Dès qu'elle fut finie, je lui dis que n'étant pas
fait pour tuer, personne, mais au contraire pour guérir, autant qu'il étoit
possible, je ne lui ferais certainement pas le remède qu'elle me demandoit
mais que si elle vouloit, je tenterai de lui en faire qui pourroit la guérir.
Elle me répondit en me remerciant, que quoiqu'elle fût bien vieille & très
miserable, elle préféreroit encore la vie à la mort. Je me décidai donc à
lui faire donner de fortes frictions mercurielles; mais qui trouver pourrai-
je faire? on n'osoit pas approcher son lit que de fort loin. Je lui proposai
de le faire elle-même, & elle y consentit le plus courageusement. En conséquence

ou me fûrit, & je lui envoyai une once d'onguent mercuriel au tiers, dont elle se frotta tout le corps aussi longtemps qu'elle put. Toute cette journée fut très mauvaise, mais la nuit fut un peu plus calme. Toujours avec la même horreur de l'eau, elle me dit le lendemain matin, se sentir pressée par la faim, & qu'elle mangeroit toute la cuisse d'un chapon; je la lui fis porter, elle en met dans la bouche & ne peut l'avaler. Ses symptômes étant à peu près les mêmes, quoiqu'un peu amoindris que ceux de la veille, je lui envoyai une égale dose d'onguent mercuriel, qu'elle employa de la même manière. Ce jour fut un peu plus tranquille; mais le lendemain, quatrième jour de l'apparition de la rage, les accès furent si violents, que les voisins au nombre d'une vingtaine, s'élevèrent à l'assemblée & délibéraient de tuer cette pauvre misérable, aussi qu'on en avait fait en pareille circonstance, de d'après infortunés de cette espèce, qu'on nomme, & la vérité de ces faits m'a été confirmée. Heureusement pour ma malade, j'arrivai au ce moment, & leur représentai avec force toute l'indignité d'une pareille action; que si cette malheureuse ne pouvoit pas en guérir, dans ou trois jours au plus, j'allois tenter pour la délivrer d'elle; qu'elle n'étoit pas selon moi tout à fait désespérée; & que d'ailleurs on n'avoit pas à craindre qu'elle fit aucun mal, puisqu'elle n'annonçoit les mouvements où elle pourroit en faire; qu'il étoit préférable de la laisser vivre si l'on voyoit qu'il y eût à risquer; & qu'enfin si j'allois d'attente à sa vie, j'irai moi-même les dénoncer à la justice, qui très certainement l'en puniroit le plus sévèrement. Réfléchissant cependant sur l'état d'après de ma malade je désespérai bien de la guérir, quoique l'observation que je rapporterais après celle-ci, me rassurât un peu sur ce point, je ne savais pas trop quoi faire. Je me résolus pourtant à continuer la même remède & de plus haute dose & en conséquence je lui donnai deux onces de l'onguent qui furent employées de la même manière, c'est à dire indistinctement partout le corps. Cette fois je fus présent au partie, à cette friction que la malade se donna la plus courageusement malgré son état de la plus grande faiblesse. Tout ce jour fut très d'après puis qu'il n'y avait environ qu'une heure d'intervalle d'un paroxysme à l'autre. A ma visite du soir je trouvai ma malade dans le même état que le matin, mais beaucoup plus faible. Le mercure qui jusqu'à ce moment n'avoit pas paru agir, avait porté à la bouche & faisoit cracher assez abondamment. Dans la nuit une diarrhée abondante, des plus fétides, parut, le pyalisme cessa & sous les symptômes s'amoindrirent, à mesure que les évacuations se faisoient. Le cinquième ou matin, je la trouvai **beaucoup** mieux, mais dans **un** état de faiblesse qu'à peine pouvoit elle prononcer une parole. De tous les symptômes de la rage, elle ne conservoit que l'horreur de l'eau & de toutes autres boissons, de sorte que de tout ce jour, on ne peut lui donner que quelques légers restaurans solides; mais sur le soir elle put prendre du bouillon avec un peu de vin: elle ne le prenoit à la vérité qu'avec beaucoup de répugnance, parce que devoit elle, elle éprouvoit en le prenant une apparence de strangulation ou de suffocation. Le lendemain, cette difficulté d'avaler les fluides continuant, je fis mettre un peu de pain dans son bouillon qu'elle avala avec plus de facilité. Elle supportoit même à ce jour, l'aspect de l'eau & de la lumière, ce qu'elle n'avoit pu faire jusqu'alors, mais toujours elle conservoit la difficulté d'avaler, quoique moins grande. La diarrhée subsistait toujours avec la même force, & les forces sembloient se perdre de plus en plus. Je ne pouvois pas la secourir comme j'aurois voulu, & comme



son état l'exigeoit, parce que ceux qui étoient auprès d'elle n'osent encore l'approcher que de très loin. Sa faiblesse l'avoit obligée à faire tout sous elle, & du coin où on l'avoit reléguée on appaloit une douleur martyrienne insupportable. On eut même la cruauté de la laisser une douzaine de jours dans cet état de misère, temps auquel elle s'en fortifia d'elle même, à la vérité non sans peine. Le sixième jour au soir, elle commença, pressée par une grande soif, à boire de l'eau avec un peu de vin; & trois jours après elle put boire avec assez d'aisance d'une infusion de fleurs de fureau & de littenil, qu'on aciduloit avec quelques gouttes de vin. La diarrhée lui avoit sans doute bien ôté des forces; mais, si je ne me trompe pas, les convulsions fortes & très souvent répétées, les angoisses qu'elle avoit éprouvées & la privation de toute espèce d'aliments, n'avoient pas peu contribué à la jeter dans cet état d' inanition où elle se trouvoit; & cette apertion est fondée sur ce qu'elle prit quelques de force dans le temps même que la diarrhée persistoit dans toute sa vigueur, mais où elle prenoit des aliments capables de la restaurer. Bientôt à peu elle reprit ses forces, au moyen des bons aliments dont elle fit usage, & un quin quinquin s'empresoit de lui porter; de sorte qu'en moins de six semaines elle put reprendre son ancien métier de mendier. A une certaine faiblesse & une espèce de tremblement près, elle recouvra sa première santé, dont elle jouit pendant huit mois, temps auquel elle mourut d'une descente ou chute de matrice, à laquelle elle étoit sujette & à laquelle la gangrene survint.

On voit dans cette observation la rage la plus manifeste survenue dans la plus grande fécundité & sans la moindre atteinte de la malade, qui ne s'en doutoit point du tout, & cela pour avoir pompé avec la bouche le reste du sein de l'ave que le chien avoit pu laisser après la jume qu'il avoit dégrisée; cette rage ne paroît qu'après un mois, quoique le venin ait été porté presque immédiatement aux grandes salivaires, où cette maladie semble avoir son siège principal; être presque féroce dès le premier moment de son invasion & ne commencer à céder qu'après la troisième friction générale & indistincte de tout le corps, une chaque jour, dans lesquelles il fut employé quatre onces d'onguent mercuriel au tiers. Cette maladie, d'ins, ne cède que lorsque le mercure commence à agir. Ce n'a été, ce semble, qu'à un excès de mercure que la malade a dû sa guérison; & par elle nous devons être en garde à employer ce remède impétueux avec la plus grande précaution; & quoique de la manière que j'en ai employé, je n'aye qu'à me applaudir, puis que j'en ai retiré tout le succès, ne possible, je ne puis cependant, je ne le cache pas, plus d'une fois reproché de n'en avoir pas mis en usage une bien plus haute dose, dès le commencement; car que pouvois je craindre, la mort de ma malade, abandonnée à elle même, n'étoit elle pas certaine? & si son âge presque d'écépib n'ait pas été accompagné d'une faiblesse qui lui est naturelle, les symptômes de la maladie auroient été nécessairement plus violents, elle eût dû être nécessairement plus courte, & conséquemment plutôt terminée par la mort, puis qu'on a vu, dans des tempéramens robustes, cette maladie se terminer en moins de trente, vingt, ou même douze heures, & que dans ma malade le mercure ne commença à agir que sur la fin du troisième jour de son emploi; & jusqu'alors les symptômes auroient été au moins aussi effrayans qu'avant qu'on l'eût mis en usage. Peut être même n'aurois je pas osé aller si loin tant le préjugé agit fortement sur nous lorsqu'il est si dominant & surtout lorsque l'autorité des auteurs les plus graves le fait naître, si le sujet, quoique moins terrible, de l'observation suivante ne m'eût autorisé à le faire.

En mois de septembre 1772, une jeune femme de cette paroisse, âgée d'environ vingt ans, conduisant un matin au point du jour, sa mère dans une

papeterie où elle travailloit, s'il la rencontre d'un gros chien enragé, avec lequel ils se croiserent. Ce chien ayant passé la main sans lui rendre, se jette à la figure du jeune homme, & d'un coup de dent lui fend dans la longueur d'environ trois quarts de ponce, & dans toute sa largeur la lèvre inférieure, près de la commissure, de côté droit en descendant perpendiculairement vers le bord de la mâchoire. Cette plaie saigna le plus copieusement. Arrivé à la papeterie où il alloit, le fabricant lui conseilla de partir sur le champ, & d'aller à deux lieux d'ici trouver un bourgeois qui possédait le secret de garantir de la rage en faisant manger une omelette. Je part, arrive à la destination, & pour trente sols seulement on lui fait avaler l'omelette la plus copieuse & la plus grasse. La soir, à son retour, il vint me trouver. Je recommandai sa plaie que je trouvais réunie au moyen d'une croûte qui l'en recouvrait dans toute son étendue, tant intérieurement qu'extérieurement, ne se plaignant de presque aucune douleur dans cette partie, & dans la plus parfaite sécurité sur son état, ayant selon lui, son estomac parfaitement rempli d'antidote. Je lui témoignai mes craintes à ce sujet & lui proposai des remèdes; mais comme leur administration ne s'exécutoit pas par une manducation agréable, il n'en voulut point. Cependant, en le quittant, je lui recommandai un bon état de pauvreté, qui le mettoit dans le cas de ne pas trouver dans les besoins tous les secours suffisants, que s'il venoit malade, & surtout s'il venoit à sentir de la douleur dans l'endroit blessé, de venir me trouver, ou de m'envoyer chercher au plus vite. Pendant les six premiers jours, les choses restèrent dans le même état le plus calme; mais le septième le malade devint inquiet, rêveur, craintif, tremblant également à l'aspect des choses imprévues & de celles qu'il prevoit; regardant continuellement à sa cote, pour se mettre en garde afin de n'être pas assailli par des chiens, qui, disait-il, étoient toujours à sa suite, tombant dans les rênes les plus affreux lorsqu'il s'apouppoit, pendant les quels il croyoit se battre avec des chiens, criait à haute voix, gémissoit & quelquefois aboyoit même, m'a plusieurs fois apurée sa mère; l'endroit blessé se boursouffla, devint rouge, enflammé, il y resentoit des douleurs rongeantes; il sentoit, disoit-il, un brasier dans l'estomac, il avoit des nausées, la boue extrêmement amère; il avoit soif & ne pouvoit boire qu'en fermant les yeux, tant il craignoit l'aspect de tout liquide, & ne n'avoit même qu'une seule pensée, il avoit le poulx tendu, plein, élevé, mal à la tête la peau sèche & brûlante: tel étoit l'état du malade le neuvième jour de la blessure. De très grand matin, qu'on vint me prier du lit, pour aller visiter son secours. J'aurais voulu le saigner copieusement sur le champ, mais je ne le cachais pas, l'air égaré & furieux avec lequel il me regardoit, le tour de & brusque dont il me répondoit quoique fort faiblement, & le peu de monde qu'il y avoit dans l'endroit isolé qui faisoit son habitation, firent que la frayeur s'emparant de moi, je me retirai le plus vite possible. Comme il y avoit de fortes nausées, & une grande amertume de la boue, je lui fis prendre trois grains de tartre stibié qui opérèrent sans & par les plus angustes évacuations jaunes & vertes, & immédiatement le fut mis dans un bain tiède, où il resta une heure & demie, & dans lequel il ne comptait d'entrer qu'après qu'on lui eût conservé la figure. Tandis qu'il étoit dans le bain on lui oignoit amplement sa blessure d'onguent mercuriel au tiers, & dès qu'il en fut sorti, son Père lui fit une friction avec deux dragmes du même onguent à un des pieds. Chaque jour, matin & soir, on faisoit à la plaie les mêmes onctions que celles qu'on avoit faites dans le bain, & de deux jours l'un on lui donnoit des frictions de la même manière que dans les maladies vénériennes, en augmentant chaque fois qu'on changeoit de lieu, de demi dragme la dose, &



De l'onguent. Les symptômes parurent s'amoinir à mesure qu'on avançoit dans l'usage des remèdes; mais ils ne parurent point leur ancienne existence. La répugnance pour les liquides fut de tous celui qui s'amoinrit le plus, puisque le malade buvoit au moins, à la vérité nous sans quelque peine, quatre litres, par deux jours d'une infusion de fleurs de sureau & de tilleul. Les choses étoient en ce cet état, à la dixième friction & je croiois le malade hors d'affaire; mais, le lendemain les symptômes devinrent aussi formidables que jamais; qui plus est même, le malade pendant tout ce jour, refusa de boire de quelque manière que nous le pûnt pour le lui offrir; il passa & fit passer la plus cruelle nuit. Au point du jour, son Père vint me chercher. A mon arrivée je le trouvai quoique très agité, beaucoup plus calme, me dit on, qu'il n'eût été depuis vingt quatre heures. Je saisis ce moment pour lui faire donner sa friction que ce jour il devoit recevoir sur les reins; je la fis faire avec une once d'onguent principalement sur toute l'étendue de l'épine & ne fis cesser de frotter que lorsque la main qui la donnoit fut lasse. Je fis aussi doubler les deux onguents qu'on employoit sur la playe & en fis rapprocher les onctions, parcequ'elle me parut plus enflammée qu'elle ne l'eût été. Les symptômes persistèrent les mêmes jusqu'au soir que le malade tomba dans une espèce d'abattement & dans le plus grand accablement. Il ne parloit plus, il soupiroit, il sanglotoit, il ne faisoit grand accablement. Je ne parloit plus, il soupiroit, il sanglotoit, il ne faisoit pas entendre les questions qu'on lui faisoit, je le vis en cet état, & le croyois perdu. Je dis à son Père en me retirant, de venir le lendemain de bonne heure me dire l'état de son fils, ce qu'il fit en effet & me rapporta que depuis environ dix minutes le malade croissoit après abondamment, qu'il se trouvoit mieux que le soir, qu'il parloit quelque peu & qu'il ne se plaignoit que de n'avoir pas de force, d'être totalement soupir & d'avoir beaucoup de mal dans la bouche. J'y fus, & le trouvai véritablement dans cet état. Le mercure paroisoit avoir porté vigoureusement sur la bouche; les gencives étoient extrêmement gonflées, elles étoient pâles de même que les lèvres; il en sortoit une manœuvre infatigable. Je portai mon malade à boire autant qu'il le pourroit de l'eau avec tant soit peu de vin, & de mettre aussi un peu de vin dans le bouillon. Doubt il ne pût prendre qu'une bien petite quantité pendant tout ce jour; mais peu à peu il parvint à en prendre à la dose qu'on en donne communément. Au bout de deux jours, les croûtes qui couvroient la playe tombèrent & nous laisserent voir une cicatrice bien faite & beaucoup moins difforme que je m'y attendois, puisqu'il faut être bien près pour s'en apercevoir. Une desquelles même teins, la salivation s'amoinrit de beaucoup, & le malade en parut de la force avec de l'appétit; mais pour ne pas être en reste avec le mal, & que la salivation fut cessée, j'ajoutai de lui faire couvrir les corps d'onguent mercuriel & lui fis encore donner une autre friction sur l'épine du dos. Il fut employé tant pour les frictions que pour la playe, treize onces & demi d'onguent mercuriel au tiers. Le traitement fini, le malade fut parfaitement rétabli en moins d'un mois, & put comme auparavant reprendre les occupations de son travail. Tout ce qui lui avoit resté est un regard égaré & l'habitude de regarder presque toujours à ses côtés ou en dessous. Il a resté très peureux pendant long tems, mais cela lui a passé totalement & il se porte aujourd'hui très bien.

On voit dans cette observation, ainsi que dans la première que si les symptômes de la rage ont paru céder en s'amoinrissant dans les premiers moments de l'usage du mercure, ce n'a été que pour paroître ensuite avec plus de violence, & qu'ils n'ont vraiment cédés & ne se sont évanouis que lorsque le mercure a eu porté sur la bouche, & produit dans cette partie tous les effets dont il est susceptible. Ce sont donc ces émouvements qui dans le traitement de la rage doivent nous servir de bousoles, & être au même tems le but où nous devons arriver en faisant porter directement, & le plutôt possible

Le mercure sur elle? On ne doit point en effet, si je ne me trompe, s'attendre à voir céder ce venin dans les effets qu'après avoir fait prendre à la salive qui le contient, une manière d'être différente de ce qu'elle est pour lors, en lui communiquant la force nécessaire pour l'émouvoir ou la rassembler au dehors. Mais pourquoi dans le dernier cas, la rage s'est-elle déclarée le septième jour, tandis que dans la première observation on ne la voit paraître qu'après un mois? N'est-ce pas néanmoins par la même voie, & par le même endroit, que ce virus s'est introduit chez ces deux malades? car on ne peut pas penser raisonnablement que dans le sujet qui fait la matière de la première observation, le virus ait pu s'introduire par la contusion que fit la dent du chien; elle n'y toucha pas immédiatement, puis que la jupon & le bas interposés en empêchèrent. L'on est d'accord au moins qu'il y a eu quelque chose de la nature de la rage qui s'est introduit dans la machine animale, il doit être appliqué immédiatement sur un des points de la circonférence du corps; & d'ailleurs, ce qui est une preuve invincible que ce ne fut point par la blessure de la jambe qu'il eut accès chez cette femme, c'est qu'elle ne jamais ressentit la moindre douleur dans l'endroit mordu, dans le fort même de la rage, tandis que la jeune femme de la seconde observation a toujours ressenti dès le premier moment de l'invasion du mal des douleurs rougeantes, des plus vives, & principalement dans les parois internes. Et pourquoi dans ce dernier cas, a-t-il fallu employer une quantité d'onguent mercuriel énorme en comparaison de ce qui s'en est usé dans le premier? Est-ce donc parce que dans le dernier, il y avait solution de continuité, qui formoit pour ainsi dire, une porte ouverte par laquelle il pouvoit avoir un accès plus prompt & plus facile; ou parce que la jeune femme étant dans la force, la vigueur de l'âge, ce virus trouva dans le jeu des organes plus d'aisance à se développer? Mais l'hémorragie abondante qui survint à la playe de la lèvre n'aurait-elle pas dû amoindrir la force du virus? Ce virus avoit-il plus d'efficacité parce qu'il étoit dans un fort de l'été qu'il fut communiqué, & en hyver dans l'autre; ou parce qu'il fut communiqué plus abondamment chez l'un que chez l'autre? Ou parce que la jeune femme étoit d'une plus grande irritabilité? Mais la femme éprouva dès les premiers moments de l'invasion & pendant la durée du mal, des accès plus violents que la jeune femme. Est-ce que dans le premier cas, pour avoir couru plus longtemps, qu'on ne pousse ces termes, l'explosion du virus devoit être plus forte? j'avois sincèrement que je n'en faisais rien, quoique cependant je sentais qu'il seroit possible de donner à ces questions une solution probable; mais à quoi nous aboutiroit-elle? Nous seroit-elle parvenue à la découverte d'un remède plus sûr & plus efficace que celui qui vient de nous couvrir d'un plein succès? Non, sans doute; & dans notre état des questions qui ne peuvent pas avoir un but certain & solide, doivent être dédaignées, comme inutiles. Gardons nous donc de nous y abandonner & ne nous occupons que de ce qui peut être profitable à l'humanité & à l'humanité fabulaire qui s'occupe de la conservation en posant quelques règles que l'expérience nous a dévoilées sur le traitement de la maladie qui fait le sujet de ce mémoire.

Cette dernière observation indique de la manière la plus manifeste qu'on ne sauroit trop tôt mettre le mercure en usage pour empêcher que la rage ne se déclare, puisque dans ce cas elle n'a attendu que le septième jour pour paraître. Mais si lorsque la rage est déclarée, on doit, ainsi que nous l'avons déjà vu, & que nos observations le démontrent, employer le mercure dans la plus grande profusion; en est-il de même lorsqu'on ne doit l'employer que pour prévenir ce mal redoutable? Non, sans doute, puis que ce remède n'agit pas par lui-même, & n'est de produire les effets les plus funestes, & la mort même lorsqu'il n'est pas administré par une main sage qui sache le modérer lorsqu'il devient impétueux; le dévier lorsqu'on le voit avec acharnement porter avec



trop de force vers une évacuation où il peut par son action devenir plus nuisible qu'utile; qui plus est même, qui frappe non seulement en arrêt les progrès lorsqu'ils sont trop rapides, mais encore en détruit l'effet lorsqu'ils peuvent avoir des suites funestes. Ce n'est donc, je ne saurais assez le répéter, que lorsqu'on voit le mal, pour ainsi dire, trop rapide dans sa course qu'on doit lâcher la bride au remède afin de le dépasser s'il est possible, & l'empêcher d'arriver au funeste but qu'il ne manquera pas d'atteindre le plutôt & de la manière la plus irrévocable.

L'effet du mercure est de jeter nos humeurs dans un état de dissolution de vraie putrescence; & la fétidité qu'il occasionne dans toutes les opérations, soit celles qu'il provoque, soit celles qui se font naturellement pendant son usage, joint aux hémorrhagies, à la débilité, &c. qui en font les suites ordinaires en devenant la preuve la plus évidente, en un mot, on le voit produire tous les effets, tous les symptômes, tous les accidents du scorbut, pour ne pas dire le scorbut lui-même manifeste, lorsqu'on abandonne ce remède à lui-même. (1) S'il ne produit pas toujours cet effet, c'est parce si je ne me trompe, que les causes du mal pour lequel on l'emploie, ou un régime capable de modérer son action, s'y opposent. Ainsi l'on doit, lorsqu'on emploie ce remède, être sans cesse occupé à le réprimer ~~par~~ la cause du mal qu'on a à combattre, & à opposer le contraire, pour qu'il n'ait pas un effet trop prompt & trop longuement, en faisant observer aux malades un régime peu nourrissant, pour ne pas augmenter la quantité des humeurs, délayant & tempérant pour les rafraîchir, enfin accablant quelquefois même d'acide, afin qu'ils ne prennent pas tout à fait la tournure putrescente, à laquelle ce remède leur donne la plus grande pente. Ce sont surtout les acides qui sont capables de dompter ce remède lorsqu'il en a besoin, & l'expérience nous ayant appris plus d'une fois que c'est à eux qu'il faut avoir recours pour cela, & que les autres moyens dont on se sert pour la même fin, sont toujours infidèles, & ne peuvent tout au plus que dévier les effets du mercure sans l'empêcher de la avoir (je ne parle ici que des évacuations qu'il provoque) tout aussi pleinement, ou presque aussi pleinement que si on ne les avait pas mis en usage: car les évacuations sont toujours aussi abondantes d'un côté que de l'autre; elles sont aussi fétides, elles affaiblissent autant; elles n'ont rien de particulier que de mettre par tout aussi incommodes les uns que les autres. De ces moyens, il faut cependant en excepter les purgatifs acides, tels que la crème de tartre, le camair, &c. auxquels j'ai vu produire de bons effets dans ce cas, surtout lorsqu'ils sont indiqués d'ailleurs, parce que dans la même teinte qu'ils appellent le mercure vers les premières voyes, ils le corrigent, ils l'empêchent d'avoir des effets ultérieurs & amoindissent ce qu'il avoit en jusqu'alors. Mais si, ainsi que nous ne saurions trop le dire, & qu'on le verra plus bas, ces moyens ne doivent être mis en usage que lorsque le mercure a produit son effet, & tel que nous le désirons, on doit aussi pour l'empêcher d'aller au-delà des limites que l'art lui prescrit, & qu'il n'opère pas les effets funestes dont il est susceptible & que nous venons de décrire, se hâter de le y mettre lorsque l'indication nous le fait connaître. La moindre négligence à cet égard peut occasionner la plus malheureuse catastrophe, ainsi qu'on peut s'en convaincre en lisant les observations suivantes.

Le commencement du mois d'août 1775, un gros chien d'une malice de M^{re} Le Marquis de l'Alvère, dans la paroisse de Boulours devint enragé, mordit

(2) Il faut cependant convenir que lorsqu'il provoque des évacuations nos humeurs n'en sont pas tout à fait aussi altérées, sans doute parce qu'il n'agit pour lors que sur une partie du corps, tandis qu'il porte également sur toute la machine animale lorsqu'il n'en provoque point. Mais ma direction, d'après cela, il est donc nécessaire de lui faire provoquer des évacuations? Rien à mon avis de plus susceptible que cette opération, car

opération, car

apparemment il a péri beaucoup plus de malades entre les mains des salivateurs que dans celles des sectateurs de l'extinction, sans doute parce que ceux-ci sont plus sages que les premiers, qui plus est même mieux instruits, & libérés de tout

Deux enfants ^{du mélange} d'un apatruine appartenant à un métayer Vain. Ce
c'est, qui jusqu'à ce moment avoit été la jouet de ces enfants ne les connaît
plus & les mord à tous les quatre au bras de la manière la plus cruelle, les uns
à l'autre, les autres seulement couverts de leur chemise. Je les appelle la
fureur de cet accident. Très occupé dans ce moment, par le trop grand
nombre de malades que me surchargeoit, & par la diversité des endroits qu'il me
falloit parcourir, je ne pus que les voir un instant en passant & leur prescrire
en attendant que je fusse un peu plus tranquille des frictions mercurielles, deux
fois le jour, sur les endroits blessés. De ces enfants, le plus âgé, & le même d'un
le plus malade, étoit une fille d'environ huit ou neuf ans, qui avoit toute
la partie moyenne & supérieure du bras la plus horriblement blessée. Il
ne m'est pas possible de mieux exprimer l'état de cette place, qui pour ainsi
dire, sembloit être lacée. En cet état, elle faisoit de la marche la voye
la plus ample pour parvenir au plutôt dans la sang: ce qu'il fit d'abord
premier jour & occasionna tant de ravage, qu'en moins de trois ou quatre jours le
malade fut totalement couvert d'un large, pourpre noir; elle infectoit
survint l'hémorrhagie de nez, la plus abondante d'un sang le plus épais & le
plus fétide qui l'envoya dans la journée. Je ne la vis que quelques moments
je lui donnai immédiatement les autres trois qui menaçoient de tomber bientôt dans
le même état. L'un d'eux avoit déjà des taches, pourpres à l'usage de la limonade
de vinaigre. Comme il n'étoit pas possible de les empêcher de manger
je leur donnai un peu de pain & de fruit, ce qui est un remède
fluct. Quoique leur traitement les ait ainsi que je viens de le dire, beaucoup
éprouvé, je ne laisai pas après quelques jours de relâche, de la continuer: ils guérirent
c'est à dire, ils ne moururent pas d'autres accidents. & aujourd'hui ils se portent très
bien.

La catastrophe de cette affaire qui ne s'effacera jamais de ma mémoire
vous fournit bien amplement la preuve la plus convaincante que dans l'opinion
de votre Art rien n'est fatal; que la plus légère omission & la plus légère
négligence peuvent avoir les suites les plus funestes, & que vous ne ferez
trop en garde contre les erreurs que vous rencontrez pour ainsi dire à
chaque pas dans votre pratique, & dans lesquels sans y penser, vous pouvez
vous laisser entraîner, même vous y aller nécessairement vous y biser & vous
perdre; mais encore toute cette observation prouve le plus clairement quels
peuvent être les effets du mercure & en partie quels sont les moyens qu'on peut
mettre en usage pour l'empêcher de le faire.
réjuge, observez scrupuleusement les effets de ce remède, & tenant de
arrêter lorsqu'ils vont trop loin. Mais, ajoutera-t-on, donnez vous donc des signes qui vous
fassent connaître que le mercure agit trop sur nos humeurs quoiqu'ils n'agissent
aucune évacuation & qu'il est prêt à faire éclore tous les événements que vous
annoncez? C'est de plus juste. Le traitement d'une vérole infectée (quoiqu'elle
produit la plus grand nombre des accidents qui lui sont ordinaires) va vous en
fournir l'exemple. Nous le préférons de préférence parce qu'il est le plus commun
& qu'un chacun peut l'avoir vu. Dans ce cas, à mesure qu'on avance dans le
traitement, si l'est bien fait le malade de maigre, sale, défait, souffrant, &
repard ses forces, son embonpoint, ne souffre plus en cours de raison de ce qu'il
faisoit, il a de l'appétit, il dort. A cela vous reconnoîtrez le bon effet du
mercure: il vous annonce qu'en rendant saines les humeurs viciées de votre
malade, il vous le rend à la santé. Alors, si vous n'êtes pas sage, si trop
content de vos succès, vous voulez encore en avoir de plus grands en insistant
avec force à employer le remède qui vous a si bien réussi, vous allez, par
l'usage le plus violent, rendre tous les fruits qui approchent de leur plein
maturité, & dont avec plaisir vous alliez faire la meilleure récolte. Votre
remède n'en est plus un; par votre faute, il devient lui-même cause de



Ce seroit bien ici le lieu, si les bornes d'une mémoire pouvoit le permettre
et que la matière n'y fût pas étrangère, de s'expliquer l'action du mercure d'après
les effets qu'il produit; quels sont les maux divers qu'il détruit, et quels sont ceux
qu'il seroit capable de détruire effectivement, mais qui ne sauroient ne voir pas
s'il est éclairé par flambeau chimique, que si le mercure guérit certains
maux en rendant nos humeurs alcalines, ou pour mieux dire, en portant
l'alcali dans nos humeurs; le caractère de ces maux doit être acide; et que
conséquemment toutes les maladies qu'une acrimonie acide occasionne ne
doivent trouver leur remède dans le mercure? et quand les administrant dans
ce cas, pour donner à nos humeurs le caractère neutre qu'ils doivent avoir
pour être sains, il faut bien être en garde ainsi que nous l'avons déjà dit
que nous ne fussions trop le dire et que l'expérience le confirme, à l'égard
le mercure ne porte pas en elles toute l'alcalinescence qu'il peut produire,
et qui manqueroit pas d'avoir les effets fins et ceux que nous venons d'indiquer.

On voit aussi, ainsi que nous l'avons dit, plus facile, que tout paroissant
démontrer le plus évidemment que le siège de la rage étant dans la
salive et les organes qui en opèrent la sécrétion le sub de l'effet est
conséquemment d'être détruit et mal dans le lieu même où il réside, et
en dirigeant vers ces parties le spécifique capable d'avoir cet effet; mais que
ce remède étant par lui-même capable d'en produire d'autres funestes qu'il est
susceptible d'en opérer de bons lorsqu'il n'est pas abandonné à l'arbitraire et qu'on
l'administre sagement, il faut puisqu'il est absolument essentiel de le faire
dans ce cas, porter sur la bouche afin d'obtenir une guérison sûre, (car alors,
c'est à dire, lorsqu'il annonce, par les signes qui le dénotent être, parvenu jusqu'à
cette partie, on peut être, ainsi que toutes nos observations tendent à prouver,
comme à sure du succès) il faut, dis-je, faire effort de lui faire opérer cet
effet qu'ordinairement il ne manque pas d'avoir; le laisser agir pour lors
pendant trois ou quatre jours, sur plus grande sûreté; l'empêcher ensuite
d'avoir ultérieurement de plus grands effets; les amoindrir même de manière
que sera, seu il, déviement presque insensibles, et lorsqu'il paroissant évanoui,
continuer de l'administrer ~~avec précaution~~ plus grande sûreté de la même manière
que par la méthode de l'extinction.

Mais comme nous nous sommes fait une loi de ne parler que d'après l'observation,
et qu'en Chimie ou l'évidence régnant, rien n'est admis que ce que l'expérience
confirme, nous allons encore, afin de mettre l'exemple à la suite du précepte,
rapporter deux observations, ou instruits, par nos malheurs et plus sages qu'auparavant
nous nous sommes conduit avec tout le succès possible de la manière que
nous venons de le dire. Ces deux exemples nous serviront sans doute bien mieux
que ne le seroit la persuasion la plus brillante.

maladie et vous jette votre malade dans un état quoiqu'opposé, tout au plus
perilleux; au lieu de provoquer la santé, il creuse un véritable tout-à-fait, surtout
si vous offez le malheur de prendre l'effet du remède pour la cause du mal
que vous traitez. Mais comme il n'est pas d'orage qui ne fassent celui-ci à
des récurrences comme les autres. Le malade chez qui le mercure agit trop
rend le sommeil et l'appétit qu'il avoit recouvrés, il devient faible, abattu, et
réveur, il a grandement mal à la tête, il tombe dans une espèce d'abêtissement,
une odeur cadavéreuse s'empare de lui, la pulse devient fébrile; et tout est
une preuve convaincante que tous ces accidents sont un effet du remède, et point
de tout du mal que vous traitez, c'est qu'il ne reparoit aucun des symptômes
véneriens que vous avez fait évanouir. Et lors connaissant le danger où vous se
êtes, au plus vite faites tous vos efforts pour vous en sortir; et les acides ainsi que
nous l'avons dit, vous feront du plus puissant secours, ils vous serviront de planche
après le naufrage; ils pourront détruire les effets de votre imprudence, si vous
les employez constamment, de toutes les manières possibles et en proportion aux accidents.

Au mois de septembre 1776 un petit chien devenu enragé mordit le dindonier de M. le Bieur de l'âge dans la paume de la main dans la longueur d'environ demi-pouce, au moment où ce jeune homme vouloit le prendre sur son bras pour le caresser. Ce chien qui étoit de l'endroit même s'en fut après avoir fait cette blessure & on ne le vit plus vu du depuis. L'instant auparavant, il avoit voulu mordre son maître, sa maîtresse, tous ceux de la maison, & depuis deux jours contre son ordinaire il étoit triste, abattu, inquiet & ne vouloit rien manger, ce qui affligeoit beaucoup son maître & surtout sa maîtresse. M. le Bieur m'écrivit le lendemain & me pria d'aller au plus vite au secours de son domestique. J'y fus le surlendemain de cet accident, & après très peu de remèdes préparatoires, je le mis à l'usage des frictions mercurielles, à commencer selon l'usage par les pieds, pour parvenir graduellement à couvrir tout le corps: celles ^{ci} nettoyant par les frottes; on en faisoit deux fois le jour sur la partie blessée avec demi dragme d'onguent mercuriel. Le régime consistoit en deux soupes par jour de la table de M. le Bieur, & un peu de pain le tout sobriement pris & seulement pour appaiser la faim; l'eau en aussi grande quantité qu'il vouloit, faisoit sa boisson. Dès la troisième friction, le mercure annonça sa présence à la bouche, par une salive blanche, le degout, le gonflement des gencives & des glandes salivaires, une spottation plus fréquente. Je fis pendant quatre jours, discontinuer les frictions qui se donnoient de deux jours l'un & je substituai la soupe de la cuisine à celle de la table, dont je diminuai même la dose, & je fis boire d'une infusion de fleurs de sureau, tiède. Après ces quatre jours, les choses étant toujours dans le même état, je permis au malade l'usage de la piquette, pressée de breuvage qu'on fait en ce pays, en laissant fermenter de l'eau sur la vendange dont on vient de retirer le vin, jusqu'à ce qu'elle soit devenue aigrette, seulement aux repas, & les frictions furent continuées, & l'ordinaire & eurent tout le succès qu'on pouvoit désirer, puis que ce jeune homme se porte aujourd'hui très bien.

A peu près dans le même temps une femme du village de Biau, paroisse de Bayac, étant aux champs, fut mordue par un chat qui s'élance sur elle & la mordit à la partie inférieure de l'avant bras, près du poignet, de même qu'un coqon quelle y avoit été gâcher. Elle n'auroit pas fait la moindre attention à cette légère blessure qui ne lui donnoit aucune douleur, si après quelques jours, le coqon ne s'en fut devenu enragé. La rage de cet animal étant devenue très manifeste, cette femme éplorée vint me trouver, & me montrant deux légères blessures au poignet, elle me dit que seulement depuis ce jour où elle me parloit, elle repentoit comme une oyse de feu sous ces croûtes. Après l'avoir rasurée je fis oindre soudain cette partie avec l'onguent mercuriel; & comme le mal paroisoit prêt à éclorre, sans la moindre préparation, je fis donner des frictions en commençant par le bras affecté, afin que le mercure appliqué plus près de la bouche, eût un effet plus prompt. Mon attente ne fut point trompée; car au second jour le remède annonça sa présence à la bouche en provoquant les mêmes symptômes que ceux de l'observation précédente. Ensuite je me conduisis en tout de la même manière & j'en retirai un égal succès, la malade étant très bien guérie. Je lui prescrivis depuis affectée d'une ankylose sans & seropuleuse aux pieds, & le mercure en eut été le remède.

Survenus par votre propre faute. Surtout n'oubliez pas les purgatifs de cette étape si vous parvenez à connaître que le mercure manœuvré de se déposer sur quelque partie du corps, ou s'il s'annonce une plénitude des premières voyes. Plus d'une fois ces préceptes que la pratique m'a fait connaître n'ayant pas été remplis, j'ai vu les spasmes les plus terribles, les convulsions, la paralysie & même la mort, être la suite d'un semblable dépôt. Soyons donc, je le répète encore, exacts à observer les effets du mercure lorsque nous ^{l'ordonnons} de le mettre en usage, afin de les arrêter si nous voyons qu'ils puissent être funestes. Cette matière méritoit bien d'être traitée plus au long que dans une note, mais ce n'étant pas ici le lieu.



Ces deux dernières observations ajoutent évidemment aux preuves & aux raisons que nous avons déjà données, que les acides font de puissans modérateurs de l'effet du mercure dans la machine animale & qu'ils peuvent même le détruire radicalement, puis que ce même effet a vraiment été fait, & avoué long-temps a eu mis les acides ou seulement les acides en usage; & je suis très porté à croire que c'est à l'usage immodéré du vin que l'homme qui fait le sujet de la 8.^e observation de la lettre à M. l'Evêque de Macon, doit le nouveau effet du mercure sur lui; je ne puis m'empêcher de marquer ici en passant ma surprise au sujet de cet homme, qu'on n'ait plus pensé à lui administrer le mercure de même, qu'aux autres qui ont eu le même traitement, lorsque les symptômes ont annoncé l'existence de la rage. j'ose espérer que dorénavant, d'après les deux exemples que je viens de donner à la tête de la mémoire, on n'abandonnera plus les malheureux atteints de cette maladie à la mort qui ne peut leur manquer, si comme jusqu'ici on les laisse sans secours. Car que peuvent les bains, les lavemens, les saignées, les antispasmodiques, les narcotiques qu'on recommande & qu'on prodigue tant en pareille circonstance? Pour a-t-on vu produire quelque bon effet & peuvent ils vraiment en avoir puisqu'ils n'attaquent pas la cause de la maladie? Ce n'est assurément pas que je veuille absolument blâmer leur usage, parceque dans ~~certains~~ des faits que je viens de rapporter je ne les y ai pas mis; je crois au contraire qu'ils peuvent convenir & convenir même très certainement lorsque comme par exemple dans le cas cité d'Elizabeth Bryant, quelque autre maladie vient compliquer celle dont nous nous occupons; mais je crois qu'en ces cas, ils font, & ne peuvent qu'être inutiles, pour ne pas dire nuisibles, puis qu'ils ne peuvent qu'augmenter les tourmens des malades par la répugnance, presque invincible qu'ils ont à les prendre, & par conséquent accélérer la fin de leur vie.

En est-il de même de la cautérisation qui d'épuis l'ère jusqu'à nos jours a été regardée comme l'unique antidote de ce mal? Non sans doute; mais pour qu'il ait son effet il doit être appliqué immédiatement après la morsure faite, sans quoi son application deviendrait inefficace, puis que l'on a vu quelquefois la rage se déclarer peu d'heures après avoir été communiquée, & l'expérience n'a pas encore appris que quand ce virus fait une fois introduit dans nos humeurs, la cautérisation ait produit aucun bon effet. qui plus est, même dans ces cas elle a toujours paru nous avoir nuire, tandis que le mercure a réussi: lequel des deux mérite donc la préférence? j'en suis point, si je ne me trompe, à favoriser pour le mercure, qui d'ailleurs nous fournit le moyen de faire à la lettre le précepte d'Asclépiade, de guérir agréablement, ou tout au moins aussi agréablement qu'il soit possible, & sans comparaison beaucoup plus agréablement que par la cautérisation: car quoiqu'elle ne soit pas aussi cruelle que nos malades la craignent ou la craignent, elle ne laisse cependant par être bien douloureuse, surtout si contre le sentiment de l'aise on la fait dans les endroits qu'ils veulent que l'on évite & qui sont susceptibles de la plus grande irritation.

(1) Les narcotiques portant, comme on fait le plus grand épaississement dans nos humeurs. Et cet épaississement n'est-il pas toujours trop grand dans l'hydrophobie? Le calme qu'ils paroissent procurer n'est-il pas toujours trompeur, pour ne pas dire nuisible? j'ai sur leur usage des expériences malheureuses, qui ne m'ont que trop appris combien l'on doit être en garde, & réservé dans leur emploi, & combien cet emploi peut devenir funeste. Mais aujourd'hui l'on ne parle plus & l'on ne raisonne plus chez la vulgaire des auteurs & des praticiens que par une qu'arbitraire; & ces symptômes dont on ne peut vraiment pas nier l'existence dans le plus grand nombre des maladies, ne font que les effets, & point du tout la cause. j'en demande donc pour être débarrassés qu'on aille à la recherche des différentes causes capables de les faire naître. & varier en conséquence les divers traitemens qu'on doit employer pour les détruire. On devrait faire attention que lorsque, par exemple, un acide alkali occasionne la spasme, un antispasmodique de cette nature ne peut nécessairement qu'augmenter

Il n'en seroit sans doute pas de même si l'hypothèse de M. Boureau étoit vraie: que le virus hydrophobique n'avoit son siège que dans l'endroit où ce virus s'est introduit & que ce n'est que par sympathie & mécaniquement qu'il se communique à la gorge; car alors la maladie étant fixée incontestablement dans le point mordu, il sembleroit que dans tous les cas la cautérisation en portant le mort dans la partie affectée y porteroit nécessairement celle du mal bien plus promptement & plus irrévocablement que tout autre moyen; Mais cette hypothèse qui ne paroît pas probable, n'a pas encore reçu le moindre degré de certitude, puisque les expériences que l'auteur a faites, ou fait faire à ce sujet, semblent plutôt démontrer le contraire que la vérité de ce qu'il avance. Il n'a pour lui que la douleur de la partie affectée ou mordu qui se renouvelle dès l'invasion du mal & qui dans ce cas est plus forte que jamais. Mais je n'ai pas observé quelle merite en rien d'entrer en comparaison avec celles que les hydrophobes ressentent dans les paroxysmes, surtout le corps & principalement à la gorge & dans les parties précordiales. D'ailleurs cette douleur de la partie blessée ne se fait & ne peut même pas se faire sentir chez ceux en qui la rage a pu se communiquer sans solution de continuité ainsi que notre première observation semble le démontrer.

De toutes nos observations, & de tout ce que nous venons de dire, il résulte que le mercure est le spécifique de la rage & que non seulement il peut la prévenir, mais encore la guérir radicalement quoiqu'elle soit parvenue à son plus haut degré, que si dans ce dernier cas, il doit être employé dans la plus grande profusion, il doit l'être toujours avec ménagement lorsque ce mal redoutable est encore récent, & les mauvais effets que ce remède peut produire; que les frictions sont de toutes les préparations mercurielles celles qui méritent la préférence, non seulement parce qu'elles sont les plus sûres, celles où le mercure est porté seul & sans être enfoncé dans le corps; mais encore qu'on peut sous cette forme l'employer d'autant plus de la maladie, tandis qu'il n'en est pas de même des autres; que le virus hydrophobique ayant son siège principal dans la salive & les glandes qui en opèrent la sécrétion, on doit toujours faire porter le mercure sur la bouche dans le traitement de la rage & le laisser agir plus ou moins de temps selon la violence des symptômes du mal; que ce remède occasionnant une perversion putrescente dans nos humeurs, le caractère des maux qu'il détruit en opérant est effet, doit être nécessairement acide, & que les acides sont les moyens les plus sûrs soit pour empêcher d'agir, soit pour détruire les mauvais effets qu'il provoque; que quoique l'absence des accidents de la rage n'exigent pas autant de précipitation dans son emploi, on ne sauroit cependant trop tôt le mettre en usage, puis que ces accidents peuvent arriver le moins qu'on y pense; que plus tôt on approche son application des régions guttales, plus son effet devient prompt; que la solution de continuité lui fournit une voie bien plus ample & plus courte pour s'introduire dans l'intérieur du corps; qu'avec son usage les antispasmodiques, qu'on recommande tant sont tout au moins inutiles dans le plus grand nombre des cas, & que le mercure est dans celui-ci le meilleur de tous; que lorsque ce mal n'a pas de complications, il doit être employé seul; que si on ne voit cesser le mal au remède, c'est qu'on abandonne la cause, pour ne s'occuper que de ses effets; que si si au commencement de son emploi, on voit le laisser agir, on doit ensuite travailler à l'amoindrir, & même à détruire les mauvais effets qu'il pourroit laisser après lui; qu'il est préférable à la cautérisation, puisqu'il est plus sûr, qu'il peut être employé dans tous les cas, & que son application est moins désagréable à tous égards. & qu'enfin il ne paroît pas que les plaies, faites par un animal enragé, soient pour leur traitement de la classe des plaies closes, & que les onctions mercurielles, doivent seulement & nécessairement y être ajoutées.

Le mal au lieu de le détruire, & résurgant qu'un antispasmodique acide ne convient point du tout dans l'érection produit par une acrimonie acide &c. je m'arrête ici, parce que je crois que ce que je viens de dire à ce sujet est suffisant, & que d'ailleurs pour épuiser cette matière il faudroit non une note, mais un ouvrage, qu'il seroit bien à désirer qu'un praticien sût, ce sujet ne devant pas être traité par ces auteurs du jour qui ne savent que nous apprennent par leurs brochures éphémères, ou qu'ils nous débilitent que ce



qui a été mille fois rebattu par les autres, ou qui n'est encore que leur
extravagance leur a fait enfanter.

Par M. Nathaniel à Courré, près la
linde en jargon

Les deux ne font que dans le dictionnaire
des mots.

n° 15.